



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Jean D'Escricenne – Débarquement à Cavalaire

I. 1944

16 août 1944. Nous venons de jeter l'ancre dans la baie de Cavalaire. « Mère, voici tes fils » enfin ! La terre - la terre de France - est encore à quelques kilomètres. Mais on aperçoit nettement la côte, une plage étroite, des arbres, des collines...

La nuit est presque tombée. J'avance dans l'eau qui m'arrive au milieu de la poitrine, je marche, j'atteins le rivage et sens sous ma chaussure quelque chose de mou qui me fait trébucher, un cadavre, sans doute un membre de l'équipage du char démolé à côté...

En courant jusqu'aux pins, à 50 mètres, je me baisse et ramasse un peu de sable de cette plage de France ; je le serre dans ma main comme une relique précieuse et le porte à mes lèvres. Je crois que j'en avale un peu ! Après l'alerte aérienne de tout à l'heure, cette nuit est calme. Je suis heureux et marche sans souci de mes vêtements trempés qui me collent au corps. KONIMBA, mon ordonnance africain suit péniblement, s'étant foulé la cheville en sautant à l'eau. « Donne-moi ton sac et ta musette », lui dis-je. Et chargé comme un mulet mais le cœur plein de musique, je gravis le sentier sous les pins...

21 août : Il s'agit d'atteindre et de prendre Hyères. L'artillerie allemande est active et les tireurs isolés, embusqués partout posent un sérieux problème. A droite, le Golf Hôtel transformé en énorme blockhaus est un témoin terriblement gênant de notre progression.

Le Gapeau franchi, à sec en ce mois d'août, je progresse dans le fossé derrière la section du sous-lieutenant Billy. Ça n'avance guère. Pour voir, je saute sur la chaussée et commence à courir à découvert.

« Attention ! », me crie le sergent Lesur, « vous allez vous faire allumer.. » Billy, mon camarade, est étendu au fond du fossé, tué net d'une balle entrée au-dessus de l'oeil droit et ressortie légèrement à gauche de la nuque. Au moins, me dis je, il n'a pas souffert.

Je veux déborder, puis occuper une maison sur la gauche où pourrait bien se camoufler un tireur ennemi. J'avance donc, et voici que je ressens un léger choc à la base du cou, puis c'est comme si on m'arrachait une poignée de chair au milieu du dos. Je me laisse tomber au fond du fossé. Je ne sens plus mon côté droit, le sang coule abondamment dans mon dos, me ruisselle sur les hanches... Le sergent infirmier Bosnière rampe jusqu'à moi, déchire ma chemise devenue écarlate, me dit que j'ai « un grand trou dans le dos », y vide un sachet de poudre de sulfamide et m'enroule de bandes à n'en plus finir autour de la poitrine. Puis il me fait avaler je ne sais combien de comprimés de sulfamide et veut que je boive de l'eau. Je refuse énergiquement, me souvenant que j'ai du vin rouge dans mon bidon. Je vide celui-ci à moitié et pense que, n'étant pas encore mort, ce n'est peut-être pas pour aujourd'hui !

25 août. Comme il n'y a pas encore d'agglomération avec Centre Hospitalier qui soit libérée, me voici embarqué sur un navire hôpital américain, le « Château-Thierry », direction Oran. Seul dans une cabine spacieuse, je suis furieux d'être déjà hors de combat et plus encore de quitter la France. Aimablement, le médecin-chef m'a envoyé une bouteille de Bourbon et une charmante petite brune, sans doute infirmière, est venue me refaire mon pansement. J'ai mal partout, couché sur le dos, sur le côté droit, sur le ventre, et ne peut rester longtemps sur le côté gauche. Je ne suis bien qu'assis ou debout, mais alors tout tourne autour de moi...

Voici la nuit tombée. Seule la veilleuse jette une lueur paisible dans ma cabine. Un pas approche. C'est l'aumônier il me sourit. « Bonne nouvelle », me dit-il, « Paris est libéré... et pas par les armées alliées, mais par les forces de la résistance intérieure. Paris s'est libéré lui-même ». Je reste stupide, anéanti de bonheur et de regrets. De bonheur, car la nouvelle va au-delà de mes espérances, de regrets, puisque, réduit à l'impuissance, je ne prends part ni à l'enthousiasme de la France, ni à l'épopée triomphale...

Seul, cette nuit, je mords mon drap de rage ! Ah, s'il le faut, je m'enfuirai de l'hôpital pour retrouver la DFL et les copains, je le jure... C'est à peu près ce que je ferai... Mais en attendant, je vogue vers Oran dans cette nuit humide et calme qui descend sur la mer. La terre de France, le ciel de France, les collines et les routes



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Jean D'Escricenne – Débarquement à Cavalaire

de France, les arbres, les ruisseaux, les fleurs de France ne sont déjà plus qu'un souvenir, un rêve !...La tête enfouie dans mon oreiller, je pleure comme un gosse!

II-1994

Oui. 50 ans ont passé depuis ces souvenirs de jeunesse. Cette année, la France célèbre donc le 50ème anniversaire du débarquement et de sa libération : moments émouvants pour les survivants de l'épopée qui n'oublie pas ceux qui les ont quittés en cours de route.

Le 21 mai, la municipalité de Courseulles-sur-mer m'invite, dans le cadre des manifestations commémorant l'anniversaire du débarquement allié en Normandie à donner une conférence sur le général de Gaulle. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il y a 10 ans, F. Mitterrand a célébré le 40ème anniversaire de cet événement en évitant de prononcer le nom du général et que j'ai tout lieu de croire qu'il persistera cette année dans son oubli. Il faut donc, quand on le peut, rendre à César ce qui est à César.

Le 1er juin a lieu à Coëtquidan la commémoration du 50ème anniversaire de la sortie de la dernière promotion de notre École des Cadets de la France Libre qui a donné son nom à une promotion de Saint-Cyr. Cérémonie très réussie. On m'a demandé de faire l'appel de ceux de ma promotion, morts pour la France : 9 sur 27 et au total 52 sur 221 pour les cinq promotions de l'École.

Le 15 août, à Cavalaire, c'est la commémoration de notre débarquement. Si la cérémonie est plutôt mal organisée par la municipalité, c'est cependant une occasion de retrouvailles pour les survivants. Je pense à nos morts, le Golf Hôtel criblé d'obus, je me revois perdant mon sang dans le fossé : il est des souvenirs que le temps n'efface pas.

Assistant les 25 et 26 août aux belles commémorations de la libération de Paris, voici que me reviennent en mémoire, pendant quelques instants, la colère et le chagrin ressentis il y a un demi siècle lorsque, la victoire en marche, bêtement blessé, je me suis trouvé sur ce navire-hôpital qui m'emmenait loin de la France où je n'étais resté que quelques jours!

Il y a 50 ans! La sérénité a heureusement triomphé depuis bien des années de la colère et du chagrin!

La sagesse est bien dans cette réflexion du général de Gaulle à laquelle j'ai souvent pensé : « *L'essentiel c'est de faire ce que l'on croit devoir faire, au moment où l'on pense que cela doit être fait* ».

Alors, tout le reste importe peu et le temps qui passe ne compte plus guère !

Mais la flamme du souvenir ne doit pas s'éteindre!

Jean d'ESCRICENNE - "Fezzan-Tunisie»